

L'«Armada » des vieux gréements à Rouen Une ville en scène et des pulsations urbaines observées par la téléphonie mobile

Françoise Lucchini, Bernard Elissalde

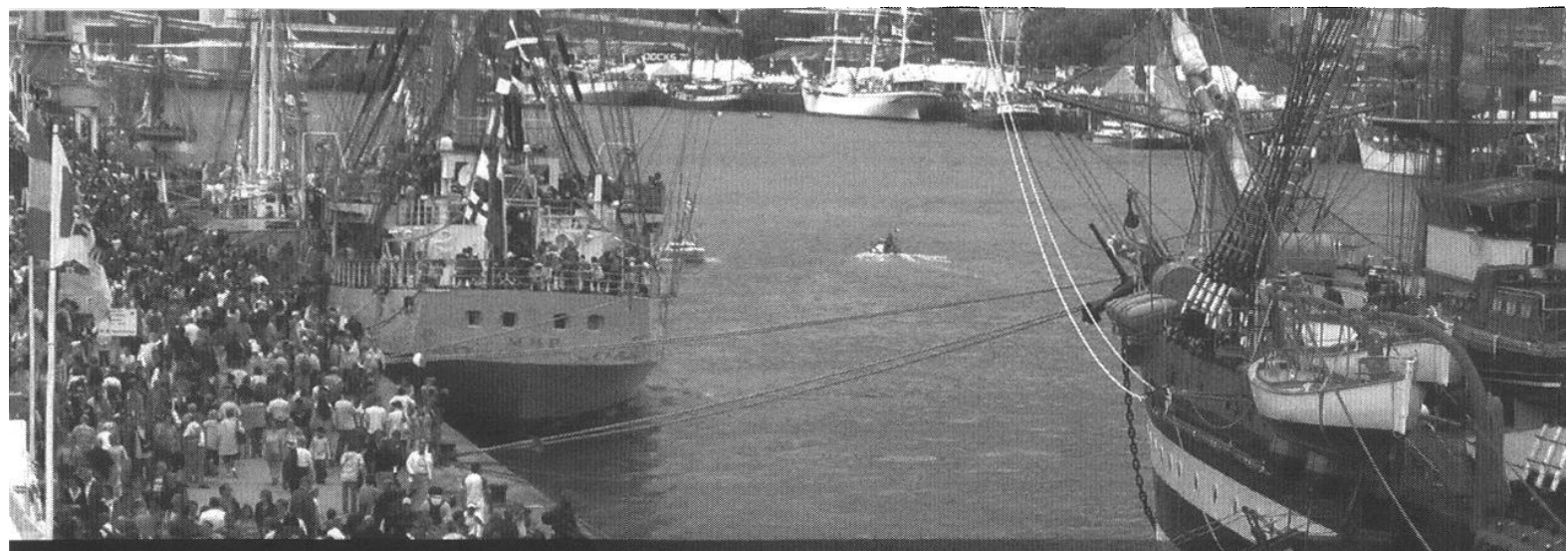
Citer ce document / Cite this document :

Lucchini Françoise, Elissalde Bernard. L'«Armada » des vieux gréements à Rouen Une ville en scène et des pulsations urbaines observées par la téléphonie mobile. In: Études Normandes, 62e année, n°1, 2013. Fêtes et imaginaires en Seine/Scène Regard sur l'Armada et autres mises en Seine normandes. pp. 17-30;

doi : <https://doi.org/10.3406/etnor.2013.2883>

https://www.persee.fr/doc/etnor_0014-2158_2013_num_62_1_2883

Fichier pdf généré le 08/10/2019



L'« Armada » des vieux gréements à Rouen

Une ville en scène et des pulsations urbaines observées par la téléphonie mobile

Françoise LUCCHINI et Bernard EUSSALDE

Maitre de conférences habilitée à diriger des recherches
et professeur en géographie (UMR CNRS IDFFS, université de Rouen)

Les stratégies poursuivies par les territoires pour développer un environnement séduisant, combattre les inégalités d'accès à une offre d'activités culturelles et de loisirs, et permettre un développement économique ont d'abord consisté en Europe en un aménagement culturel d'équipements et de services à la population dans l'espoir de former, distraire et satisfaire les citoyens, tout en permettant une promotion et une valorisation territoriale. L'engouement patrimonial et culturel est d'ailleurs perceptible dans le renforcement des pratiques culturelles des Européens depuis les années 1970, ainsi que dans ce passage subtil indiqué par Pierre Nora d'une sensibilité populaire passant d'un « patrimoine hérité » à un « patrimoine revendiqué ». Dans le même temps, le développement d'une animation territoriale s'est traduit par la mise en place dans les territoires de calendriers événementiels très remplis. En ce sens, dans le but de cultiver une image locale de modernité et de qualité de vie, certains événements culturels et festifs organisés par les villes aspirent à une notoriété internationale, et d'autres résonnent plus localement. Ce mode d'intervention événementielle interroge, au-delà de la question du changement d'image réel ou souhaité, l'ampleur du bouleversement introduit par ces événements dans la routine quotidienne des villes. La « ville éphémère » peut-elle être mesurée ? Parvient-on à identifier de véritables chronotopes urbains, singularisant pour un temps donné des quartiers urbains ? Assiste-t-on à des phénomènes de résilience une fois l'événement révolu ? Ces questions nous ont conduits à étudier de grands événements populaires, comme les rassemblements de vieux gréements. Dans la capitale normande, ville-port en fond d'estuaire, plusieurs éditions de l'« Armada » se sont déroulées depuis 1989 le long des quais de Seine, déplaçant de vastes foules. Ces festivités grand public ne seraient-elles que des intermèdes destinés à distraire tous les cinq ans une population nostalgique d'un patrimoine maritime ? Au-delà de

la dimension festive, ces rassemblements, et les foules qu'ils attirent, bouleversent les mobilités habituelles et l'ordonnement spatio-temporel des cités. Ils entraînent des modifications de la vie des quartiers. Nous formulons l'hypothèse que la réaffectation éphémère de certains quartiers pendant l'intervalle festif, laisse des traces qui peuvent conduire à de nouveaux usages. Nous tenterons de démontrer, en utilisant les données de la téléphonie mobile qui offrent une grande précision spatiale et temporelle pour connaître la mobilité des usagers en ville, que l'impact sur les rythmes de la vie urbaine et sur les temporalités de quelques lieux élargit le champ de leurs fonctions potentielles.

L'événement : la mise en scène de la ville éphémère

Trouver dans les métropoles européennes une offre diversifiée dans un univers artistique académique (patrimoine monumental, musées, bibliothèques, théâtres, opéras, écoles d'art...) ou dans un registre plus populaire (cinémas, salles de concert de musiques actuelles, cafés musicaux...) est habituel. Au sortir des soixante dernières années de politiques nationales et locales en faveur de l'art et de la culture, les évidences géographiques sont là : en dépit d'une meilleure couverture territoriale et de la vitalité des initiatives locales, ce sont les villes, et en particulier les plus grandes, qui concentrent un panel important et diversifié d'activités culturelles et de loisirs. Alors, comment ces métropoles qui disposent d'une offre culturelle de niveau sensiblement équivalent parviennent-elles à se démarquer les unes des autres ? à produire de la différence ? à sortir des sentiers battus ? à toucher un autre public ? à proposer une autre couleur aux lieux ? Une réponse semble se dessiner : elles investissent la carte de l'événementiel, et choisissent de « créer l'événement ».

L'événement et la métamorphose des lieux quotidiens

Festivals, fêtes, manifestations temporaires, grandes expositions, grands rassemblements populaires, jeux olympiques, compétitions sportives de renom... composent une forme d'action publique sur le territoire qui tient en un mot : « événement. » Ces manifestations investissent l'espace public et médiatique et valorisent un territoire précis pour un temps donné, suscitant une attente d'une édition à l'autre. Ce mode d'intervention événementielle est devenu incontournable, notamment depuis les années 1970. Un tournant culturel a effectivement été opéré par les territoires, à l'image de la diffusion des festivals en France passant d'une dizaine dans les années 1950 à plus d'un millier aujourd'hui. Par définition, l'événement est temporaire. S'il n'est pas unique, c'est un rendez-vous calé dans un calendrier, qui revient avec une périodicité annuelle, biannuelle ou autre, associé à une saison et à une programmation culturelle. En plus d'être un moment de convivialité et de festivité attendu, l'événement sert de marqueur spatial, identifiant très immédiatement une action culturelle temporaire à un lieu, à l'exemple des Eurockéennes de Belfort, de Jazz à Vienne, des chorégies d'Orange, des Francofolies de La Rochelle... En cela, un événement produit du sens, produit de la différence, produit du territoire. Plus encore, certains chercheurs ont ouvert un débat sur la notion d'« événement spatial » (Fagnoni et Lageiste, 2009 ; Chaudoir, 2007 ; Crozat et Fournier, 2005), lorsqu'un phénomène temporaire laisse des traces sur le territoire d'accueil. Cette dynamique de territoires impulsée par de grands événements est particulièrement sensible au moment où l'événement se déroule, en raison des investissements et aménagements pérennes

occasionnés pour des Jeux olympiques ou des Coupes du monde, ou encore des opérations majeures comme les Capitales européennes de la culture, se déroulant dans la ville de Marseille pour l'année 2013 (Lecroart et Sallet-Lavorel, 2004 ; Lucchini, 2006). L'enjeu culturel se double d'un enjeu de développement territorial et économique dans le sens où la culture est devenue un instrument de régénération urbaine (Bianchini et Parkinson, 1993 ; Bailey, Miles et Stark, 2004). L'animation territoriale, le côté festif et l'ouverture vers d'autres patrimoines, le partage de formes différentes de cultures ou de loisirs constituent l'essentiel de l'enjeu culturel porté par ces événements, parfois assortis de revendications identitaires ou patrimoniales. En termes d'animation du territoire, le défi consiste à parvenir à mobiliser les énergies et les ressources locales en termes de patrimoines et d'environnements locaux, d'acteurs territoriaux, de professionnels de la culture en amont de la manifestation, pour parvenir à proposer une offre concurrentielle. Cette synergie mobilise une volonté de construction d'une image territoriale. Cela constitue une réponse possible à la concurrence territoriale qui s'exerce du point de vue de l'attractivité des territoires métropolitains. S'appuyant parfois sur des imaginaires et des héritages locaux, parfois sur des constructions territoriales plus ou moins fictives, les imaginaires véhiculés par les événements constituent des passerelles médiatiques pour toucher les populations locales, pour intéresser les gens de l'extérieur et attirer des touristes. En outre, la logique du challenge proposé par un événement se résume dans sa capacité à fabriquer de la différence, de l'altérité : il faut que le territoire se distingue, cultive une forme d'originalité patrimoniale et culturelle, reconnaissable entre toutes et identifiante localement. Cette logique du challenge ne prend guère généralement la forme d'une ouverture patrimoniale et environnementale en direction d'un futur, où l'on utiliserait le patrimoine pour se projeter vers de nouveaux modèles culturels. Plus habituellement, l'événement utilise un ou plusieurs patrimoines et environnements locaux, et recompose, en lien avec le passé, une filiation. Ceci correspond assez au constat que dressait Françoise Choay, dans un autre registre que l'événementiel, en lien avec les formes de construction territoriale pérenne, à propos des utopies et des réalités de l'urbanisme du xx^e siècle : tout en croyant apporter une réponse nouvelle à des problèmes nouveaux, les formes d'urbanisme correspondaient au contraire à la reprise, à la répétition de configurations discursives et de modèles nés au siècle précédent (Choay, 1965). Ce même constat est évoqué par Daryush Shayegan dans la création artistique orientale qui peine à imiter les œuvres anciennes et à se renouveler : « Non seulement on n'innove plus, mais la vision "imaginale" qui insufflait son esprit à ces œuvres somptueuses du passé a définitivement disparu dans le sable du désert » (Shayegan, 2012 : 150). Dans cette difficile recombinaison des liens avec le passé au travers d'une construction patrimoniale matérielle et immatérielle, recourir à une politique événementielle participe de cette recherche de solutions – ou d'alibis – vis-à-vis de la perte de sens de la ville ou de l'effacement des politiques publiques et de leurs projets de société. Les événements contribuent à réveiller des éléments de projets collectifs remportant l'assentiment d'une majorité de citoyens et fabriquant du « vivre ensemble ». C'est aussi ce qui est observé du point de vue architectural dans une cité : les espaces fonctionnels et sans originalité « parlent » peu, tandis qu'une architecture originale et inattendue « parle », apporte du sens et concourt à exalter des valeurs. Au-delà du lien plus ou moins réussi avec le passé du lieu, l'événement se doit d'être un succès populaire. Il doit parvenir à déplacer des foules, en cristallisant des moments de convivialité, en constituant un spectacle à part entière, en contribuant à l'expression de

particularismes locaux. Car un événement se doit aussi d'être un vecteur du marketing urbain, de stimuler les retombées économiques locales. Un événement a ainsi la capacité de métamorphoser les lieux, de changer l'image d'une ville parce qu'il construit un moment d'altérité et propose une rupture avec le quotidien économique et social, en offrant un moment hors du temps et une mise en scène de la ville. Les métamorphoses temporaires de villes sont éclairantes à ce propos, comme par exemple les créations artistiques de forêts suspendues, parmi les aménagements spectaculaires au-dessus de la ville de Lille, lorsque la métropole française disposait en 2004 du label de Capitale européenne de la culture. Dans le jeu global/local de concurrence métropolitaine et d'attractivité urbaine, ces métamorphoses temporaires des villes contribuent à exprimer des différences entre elles, à protéger, voire à réinventer, un patrimoine et un environnement, mais aussi à offrir un autre rapport à la ville. L'hypothèse la plus probable est que ces moments de cristallisation et d'animation du territoire proposés par de grands événements contribuent à ce que les populations locales bouleversent leurs habitudes et comportements spatiaux dans la ville en réponse au stimulus événementiel et à ce que des visiteurs affluent de l'extérieur. Il est intéressant de se poser la question de l'adéquation et/ou du décalage possible entre la programmation affichée par les organisateurs d'événements et les usages réellement observables de ces événements dans la ville. C'est se poser la question de l'implication sociale et des formes de pratiques des événements que l'on peut observer à partir des mobilités des visiteurs. Ces usages peuvent varier selon la nature et les temporalités de l'événement considéré, qu'il soit gratuit ou payant, en extérieur ou en salle, sur plusieurs jours ou un seul, en journée ou en soirée, proposant une activité ou plusieurs, dans un registre populaire ou académique, apportant un univers festif ou non, évoluant entre l'artistique ou le sportif, etc. Ces usages se déclinent à l'infini entre les motivations de visite (convivialité, fête, sortie solitaire ou en couple, en famille ou entre amis...) et les réceptions des contenus culturels ou sportifs proposés.

Les rassemblements de vieux gréements

Dans le cas des festivals maritimes et de chants de marins, et plus largement des rassemblements de vieux gréements et de navires militaires, ces manifestations connaissent une large diffusion depuis les années 1980 un peu partout dans le monde. Certaines ont acquis une grande notoriété, tout comme les bateaux et vieux gréements invités à y faire escale : *Belem*, *Amerigo Vespucci*, *Cuauhtemoc*, *Marité*, *J. R. R. Tolkien*... De l'éphémère au long cours, ces rassemblements de vieux gréements mobilisent du rêve, une invitation au voyage, l'imaginaire de la mer et des grands fleuves, l'univers des marins et de leurs chants – les *chanteys* – racontant à la fois leurs aventures, leurs modes de vie et rythmant le travail. Outre l'avantage certain constitué par la possibilité, pour tout individu petit ou grand, de visiter les bateaux et de rencontrer leurs équipages, ces rassemblements offrent aussi une esthétique du territoire tout à fait différente, croquée par de nombreux artistes, photographes ou amateurs de maquettes. De notoriété internationale, l'« Armada » de Rouen rassemble tous les 5 ans (1989, 1994, 1999, 2003, 2008, 2013) une cinquantaine de vieux gréements, vieux voiliers et navires modernes en extérieur, en journée et en soirée, pendant dix jours de festivités grand public. Installé le long des quais de la Seine, ce rassemblement mondial de navires permet au

public de monter à bord des bâtiments et de découvrir les équipages. Le long des quais de Seine, sur 7 km rive droite et sur 4 km rive gauche, s'installent, à côté des bateaux, des buvettes, différents stands de vendeurs, et des activités ludiques pour les jeunes. Pour l'édition de 2008, tous les soirs des concerts gratuits différents se sont déroulés, dès 18 heures et jusqu'à 2 heures du matin, ainsi que des feux d'artifice vers 22 heures. Ont aussi été organisés un office religieux le dimanche 6 juillet, un footing le jeudi (10 juillet, de 8 heures à midi), un défilé des marins au cœur de la ville rouennaise le samedi (12 juillet après-midi) et une parade des bateaux le dernier jour (14 juillet) sur 120 km de rives de la Seine de Rouen jusqu'à la mer. L'association loi 1901 sans but lucratif « Armada » organise l'arrivée des bateaux depuis 1989 à Rouen. Les temps forts prévus pour l'édition 2013 sont sur le même registre d'une grande fête populaire, gratuite, en extérieur sur les quais de Seine proposant plusieurs éléments marquants: Grande pagaille d'embarcations insolites (5 juin, 14 heures), levée du pont Flaubert pour l'arrivée des bateaux (6 juin, 21 heures), ouverture des visites de bateaux et premier feu d'artifice (7 juin), premier concert (8 juin), messe des marins (9 juin), défilé des équipages en centre-ville (12 juin, 14 h 30), grande parade et patrouille de France (16 juin). Dans cette perspective, l'arrivée de vieux gréements rompt avec le quotidien : cette scénographie urbaine orchestrée réaffirme un patrimoine fluvial et maritime local, et concourt à rappeler le lien existant entre la ville et son port.

Événementiel urbain et résilience

Définie par C. S. Holling (1973), la notion de résilience désigne en écologie la capacité d'un système à intégrer dans son fonctionnement une perturbation, à absorber des chocs, des transformations, sans pour autant changer sa structure. Dans le cas des grandes festivités qui investissent le champ urbain, la question de la résilience de la ville porte sur l'impact des métamorphoses temporaires apportées par un grand événement comme celui de l'« Armada » de Rouen. Cela revient à se demander si les traces (matérielles et immatérielles) laissées, une fois l'événement révolu, enclenchent ou non de nouveaux processus.

Le visage festif et populaire du phénomène de l'« Armada » ne peut pas réellement être remis en question, puisqu'à la différence d'autres rassemblements de vieux gréements, celui de Rouen a l'avantage d'être gratuit et d'accès libre. Gratuité de la visite des bateaux, gratuité des concerts et des feux d'artifice sont autant d'éléments en faveur d'une mise en scène populaire de la ville accessible à tous. Néanmoins, des freins au message populaire ont pu se faire sentir à travers le niveau de prix pratiqués dans les stands sur les quais, en lien avec les montants de la location de ces espaces ; ou encore à travers la location privée de bateaux pour des shows ou des réceptions d'entreprises, qui a pu apparaître lors des dernières éditions de l'« Armada » comme une confiscation de la possibilité de visite des bateaux par le grand public. La question qui se pose est de savoir si l'image populaire et festive de la ville apportée par l'« Armada » survit à la manifestation. Cette question revient sur la nature du phénomène événementiel, qui correspond à de l'éphémère. À l'image des carnivals et des fêtes, il s'agit de moments où l'on souhaite bousculer l'ordre social et politique – voire s'en moquer franchement pour les carnivals –, où l'on propose des formes décalées de hiérarchie sociale et politique, où l'on cultive des images de fête populaire et de rire. Mais, on finit par les abandonner, comme traditionnellement on brûle à la fin de la fête M. Carnaval. Plus encore, comme il faut interroger la redéfinition de la ville qui se joue en fonction d'un événement, que dire lorsqu'à la faveur du croisement de calendriers événementiels différents, la 6^e édition de l'« Armada » va croiser la deuxième édition de

« Normandie impressionniste », ainsi que de nombreux autres événements de plus petite ampleur ? Le travail sur la construction d'image de la Normandie est ici en cours, jouant semble-t-il sur la complémentarité que peuvent apporter sur le territoire normand deux grandes manifestations culturelles d'ampleur dont les périmètres sont différents, mais se déroulant la même année. Certains points de vue moins positifs envisagent cet emballage du calendrier événementiel comme un brouillage du message véhiculé.

Par ailleurs, ce rassemblement de bateaux parvient à offrir une certaine porosité avec le reste de la ville de Rouen. On peut facilement accéder, depuis les lieux d'ancrages des navires, au vieux Rouen des maisons à pans de bois plus à l'est du rassemblement, et du côté ouest, aux nouveaux quartiers récemment réhabilités sur des espaces portuaires à distance du centre-ville le long de la Seine, ouvrant sur des activités commerciales et culturelles variées proposées par les Docks 76, le palais des sports Kindarena et la nouvelle scène de musiques actuelles Hangar 106. Si l'événement semble prôner une continuité entre les quais et le centre-ville rouennais, il existe cependant le reste du temps une réelle coupure entre la ville et son fleuve depuis les années 1960 : à la fois en raison des pratiques urbaines observées et surtout de l'aménagement et de la construction de quais hauts, déconnectant la ville de son fleuve (Decoux, 1999). Le « réveil », proposé par l'arrivée des bateaux, de la fonction portuaire de la ville de Rouen n'éclipse pas, une fois la mise en scène maritime de la ville révolue, le peu d'investissement en temps normal des quais de Seine par les populations et les visiteurs (Lucchini et Hucy, 2008). Dans d'autres manifestations temporaires, il est arrivé que l'on finisse par construire une scène pérenne, un cadre physique pour un événementiel, à l'exemple du festival de Cannes. Dans le cas rouennais, l'aménagement des quais de Seine demeure timide. Cette évolution urbaine et cette trajectoire de développement peuvent sembler surprenantes, alors qu'historiquement, ce site rouennais du méandre de la Seine a largement été identifié comme exceptionnel, seulement à cent kilomètres de la mer, et favorable à la navigation fluviale et maritime : « La rivière de Seine qui semble rouler ses flots avec une majesté extraordinaire le long de ses remparts, y forme le plus beau quai qui soit au monde ; il est le plus souvent tout bordé de navires étrangers ; dans une seule promenade qu'on y fera, on entendra parler de toute sorte de langues, et sans même sortir de la place, on saura ce qui se passe dans l'univers » (François Farin, *Histoire de la ville de Rouen*, 1668, cité dans Decoux, 1999 : 3). Cela interroge les liens qui se nouent entre une géographie particulière, le passage du temps et un changement spatial réel ou attendu (Elissalde, 2000).

Du point de vue des mobilités des usagers de la ville, des mouvements de populations peuvent révéler le déroulement d'un événementiel. Une estimation efficace de ces mouvements de foule devrait permettre de distinguer ce qui provient d'un fonctionnement régulier de la ville et ce qui relève de la manifestation.

Évaluer l'événement : comment saisir la ville en mouvement ?

Nous nous sommes intéressés aux mobilités connues à travers les nouvelles technologies numériques et plus précisément à travers l'usage de l'équipement « nomade » que constitue le téléphone portable, dont la diffusion très rapide dans nos sociétés contemporaines, a profondément bouleversé les comportements sociaux. Dans la société française, cet équipement a touché en moins de dix années de 5 à 80 % des Français entre 1995 et 2005. Cette massification d'une pratique numérique nomade, est à mettre en

lien avec la miniaturisation des produits et le caractère bon marché de ces derniers. Cet équipement nomade constitue une base d'informations unique pour saisir la ville en mouvement par l'observation des pratiques urbaines contemporaines.

Nouvelles technologies nomades et ville en mouvement

La réflexion sur l'impact des innovations technologiques sur les comportements sociaux et le rapport à la ville est ancienne ; elle apparaît avec les premières observations de « contractions spatio-temporelles » liées aux chemins de fer (Bretagnolle et Robic, 2005). Plus près de nous P. Virilio (1995), constatant les effets en termes d'instantanéité et d'ubiquité des nouvelles technologies de l'information et de la communication, annonçait l'apparition d'une ville-monde virtuelle, au sein de laquelle les habitants seraient plus ou moins connectés par l'intermédiaire des différents réseaux. Il est vrai qu'on peut souligner le profond bouleversement apporté par les technologies numériques dans nos sociétés contemporaines. L'accroissement de la mobilité et de l'individualisme au travers de la diffusion de technologies numériques nomades s'est réalisé à une vitesse jamais égale par aucune innovation à ce jour. En particulier le taux de pénétration du téléphone portable est éclairant en France : il ne faut qu'une dizaine d'années pour qu'il se diffuse. On peut néanmoins discuter du lien qui peut exister entre la massification de l'usage de la téléphonie mobile et une traduction spatiale dans la ville, générée par l'émergence de nouveaux comportements spatiaux. Les interrogations soulevées par ces problématiques dépassent largement le cadre de cet article sur l'« Armada », et nous nous limiterons ici à utiliser ce type de données comme élément de mesure des fréquentations des lieux et des déplacements pendant la manifestation. La mobilisation des données fournies par la téléphonie mobile dans le cas d'un événement comme l'« Armada » permettra, néanmoins, d'approcher le phénomène selon deux niveaux d'échelle résumés par la formule du capitaine Nemo « *Mobilis in mobili* » dans le roman de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* (première édition en 1871) : celle des relations des visiteurs avec le reste du monde ; et celle fournies par le repérage des mobilités dans l'espace urbain rouennais pendant le déroulement du rassemblement de voiliers.

Dans le cas d'un événement comme l'« Armada », le recours aux données de téléphonie mobile fournies par l'opérateur Orange pose la question de la façon dont le chercheur aborde la fonction de ce nouvel outil dans sa recherche. Les analyses fondées sur les données enregistrées par les opérateurs de téléphonie mobile n'ont jusqu'à présent fait l'objet que de quelques expérimentations. Parmi les précurseurs, une équipe du MIT dirigée par Carlo Ratti a d'abord tenté de cerner l'intensité des flux d'appels de téléphonie mobile pour des séquences de temps longs en s'appuyant sur le surcroît de fréquentation induit par une exposition artistique dans la ville de Graz (Autriche) (Ratti *et al.*, 2006). Ce même laboratoire a également cartographié des regroupements collectifs à propos de deux événements dans la ville de Rome : un concert de Madonna et le parcours triomphal de l'équipe italienne championne du monde de football en 2006, sans descendre jusqu'au niveau de précision individuel pour chaque usager téléphonique. Par delà leurs résultats, ils insistent sur une approche de la ville « en temps réel » avec des perspectives d'applications de géolocalisation dans le fonctionnement des services. On doit néanmoins tempérer cette impression de parfaite « couverture » de l'espace urbain par la géolocalisation des appels, en ne signalant que les localisations qui se manifestent lors d'activités communicationnelles. Nous ignorons donc, à l'échelle de l'utilisateur, l'existence d'éventuels déplacements entre

deux appels. Les données anonymées mises à disposition par l'opérateur Orange fournissent des indications sur des appels entrants et/ou sortants et des SMS entrants et/ou sortants. Les phénomènes de présence et d'absence sont répertoriés en fonction de la géolocalisation de la surface couverte par l'antenne détectant l'appel. La présence de chaque abonné dans l'espace urbain n'est connue qu'au moment où un événement (appel vocal ou SMS) est enregistré sur son appareil. Le dit abonné est ici appelé « alias », qui se définit comme un usager anonyme ayant eu une trace téléphonique dans l'espace urbain. Si on essaie d'approcher un volume de présence, on s'intéressera au nombre d'alias différents dans l'aire d'étude pendant l'événement. Nous avons comptabilisé en 2008 un total de 2,5 millions d'usagers différents dans l'aire urbaine qui se répartissent journalièrement de la manière figurant dans le tableau 1. Les parts de marché de l'opérateur Orange incitent à proposer un volume de présence se situant entre 4,5 et 5 millions d'usagers.

Jour de juillet 2008	Nombre d'alias différents
4	235 400
5	214 307
6	185 163
7	217 141
8	219 852
9*	168 138
10	222 527
11	239 883
12	217 860
13	196 043
14	192 255
15	199 419
Total d'alias différents	2 507 988

Tableau 1 : Volume de visiteurs différents sur la totalité de l'aire urbaine lors de l'« Armada » 2008 évalué par la téléphonie mobile (avec la collaboration de Freire-Diaz). Source : Opérateur Orange, 2008.

*Enregistrement incomplet, flux sur une demi-journée

Concentrations dans la ville et variabilité des attractivités

Dans le cas des rassemblements de foules en mouvement, les mobilités et les pics de fréquentation soulèvent des questions de compacité et de balisage des directions prises par les visiteurs. Dans ces fortes concentrations de population, l'absence de conflits et d'incidents majeurs indique que les individus présents trouvent majoritairement un bénéfice à suivre le mouvement d'ensemble, à ne pas développer des comportements agressifs, et à participer à une certaine sociabilité. Chaque visiteur réalise un compromis de type psycho-social entre individualisme et sociabilité en se pliant à des règles comportementales collectives. À la différence des groupes d'insectes ou d'animaux, ce n'est pas leur performance personnelle qui est meilleure, mais leur bénéfice individuel, puisqu'il serait plus compliqué pour chacun d'aller visiter chacun des navires dans son contexte national aux quatre coins de la planète... Les visiteurs restent proches les uns des autres soit par communauté d'intérêt, soit par instinct grégaire. Les déplacements ont, dès lors, de fortes chances de suivre des parcours identiques : soit parce que les organisateurs canalisent directement ou indirectement (parkings, navettes, etc.) le flot des personnes, soit par mimétisme vers des lieux programmés. À l'inverse, l'individualisation des comportements va inciter quelques groupes à emprunter et à « explorer » des directions moins balisées.

Comme le note B. Walliser, les phénomènes d'émergence sont suscités par l'intentionnalité des comportements humains qui, par leur conscience (raison individuelle et liberté humaine), peuvent en influencer le cours dans un sens ou dans un autre et faire émerger des régularités dans leurs pratiques de l'espace urbain (Walliser, 2010).

Le séquençage spatio-temporel : la ville vue sous l'angle de temporalités multiples

À l'occasion d'un événement perturbateur de la quotidienneté urbaine, l'objectif est ici de parvenir à une lecture plus proche de la réalité du fonctionnement spatio-temporel de la ville. En un mot, de reconstituer ses pulsations, en dépassant la dichotomie quotidien/événementiel. Les rythmes de la ville, l'intensité variable de la vie urbaine, et plus généralement l'approche spatio-temporelle des usages de la ville, constituent un premier enjeu. Rompant avec une approche statique de l'espace urbain, nous tentons de saisir les rythmes de variation de la vie urbaine, à partir de données capables de reproduire un séquençage spatio-temporel fin exprimant la fréquence des modifications de la position des individus en milieu urbain. En scandant les rythmes urbains, la finesse des découpages temporels qu'offre l'enregistrement des flux d'appels téléphoniques permet d'aborder la question de la variabilité du fonctionnement de la ville lors d'événements exceptionnels.

La poly-temporalité des usages de l'espace urbain

Pour rendre compte de la complexité des pulsations urbaines suscitées par un événement tel que l'« Armada », on peut avancer l'idée de poly-temporalités de l'espace urbain. La ville constitue un cadre géographique dont la configuration prédispose à une maximisation de la circulation des individus et des échanges économiques, sociaux et culturels. Plusieurs usages et plusieurs temporalités s'y croisent nécessairement. On peut ainsi observer des manifestations du temps social présentant des modalités extrêmement diverses :

- temporalités évolutives : dynamique, processus, mutations ;
- temporalités cycliques : rythme, récurrence, fréquence ;
- temporalités du changement : rupture, bifurcation, événement, succession, seuils, irréversibilité.

Au total, une vaste palette de temporalités, c'est-à-dire de séquences de temps, présentant des durées et des pas de temps spécifiques, qui se superposent, s'emboîtent et se répètent dans l'espace urbain. Pendant l'événementiel, les temporalités multiples façonnent une ville où coexistent différentes appréhensions de celle-ci (loisirs, monde professionnel, études, commerces, etc.) À l'intersection des deux catégories d'espace et de temps, le concept de chronotope permet de rendre compte de la variabilité des usages de la ville selon des pas de temps (heures, jours, semaines) et des aires d'extension ajustés (Crang, 2001). Les chronotopes découpent les usages de l'espace urbain en séquences répétitives ou exceptionnelles et affectent selon des échelles variables les différents lieux. Ils rendent ainsi compte du déplacement des zones attractives sur des intervalles de temps inférieurs à la journée. Dans les lignes qui suivent, nous proposons un panorama de quelques chronotopes, affectant la ville de Rouen à l'occasion de l'« Armada » 2008.

L'enchevêtrement des temporalités

Des temporalités qui ne se croisent pas, identifiant des catégories d'utilisateurs différents

La ville peut être observée comme une entité parcourue par les citoyens et les visiteurs à différents moments de la journée et de la nuit. Lorsqu'on envisage de capter les concentrations spatiales d'utilisateurs de la ville selon certaines séquences de temps, on souhaite identifier des centralités éphémères qui illustrent l'intensité de l'activité urbaine selon les heures. Cette intensité peut se mesurer par la sur-fréquentation des utilisateurs de la téléphonie mobile dans certains quartiers pour une heure précise. Ainsi, en cartographiant, comme la figure 1 l'indique, les sur-fréquentations urbaines, c'est-à-dire l'importance relative du nombre d'utilisateurs autour d'une antenne à une heure donnée par rapport à l'ensemble de toutes les antennes au même moment, on montre visuellement le déplacement des zones attractives dans le temps et dans l'espace pendant l'« Armada » 2008. Les vingt antennes comptabilisant les plus fortes intensités d'activité urbaine pour chaque horaire observé nous font supposer que des groupes de personnes différentes investissent alors les quartiers urbains.

Par exemple, en commençant l'observation le matin, on constate que les antennes de la zone industrialo-portuaire (Petit-Quevilly, Petit-Couronne) et de Sotteville-lès-Rouen se démarquent pour les tranches horaires de 10 à 16 heures (indices maximums évoluant de 1,34 à 1,97). S'agissant d'antennes couvrant d'importantes zones d'activité et non pas de résidence ou de commerce, il semble normal que ces antennes se détachent du lot au moment des heures de travail, puis chutent à partir de 18 heures. Le contraste avec le reste de l'agglomération se manifeste surtout dès le matin, au moment où l'ensemble des appels (privés et professionnels) et les antennes associées aux zones mixtes n'ont pas atteint leur maximum situé en milieu d'après-midi. L'hyper-centre ne semble gagner en intensité comparativement à l'ensemble de la zone urbaine observée qu'à partir de 14 heures, d'abord timidement, puis beaucoup plus efficacement dès

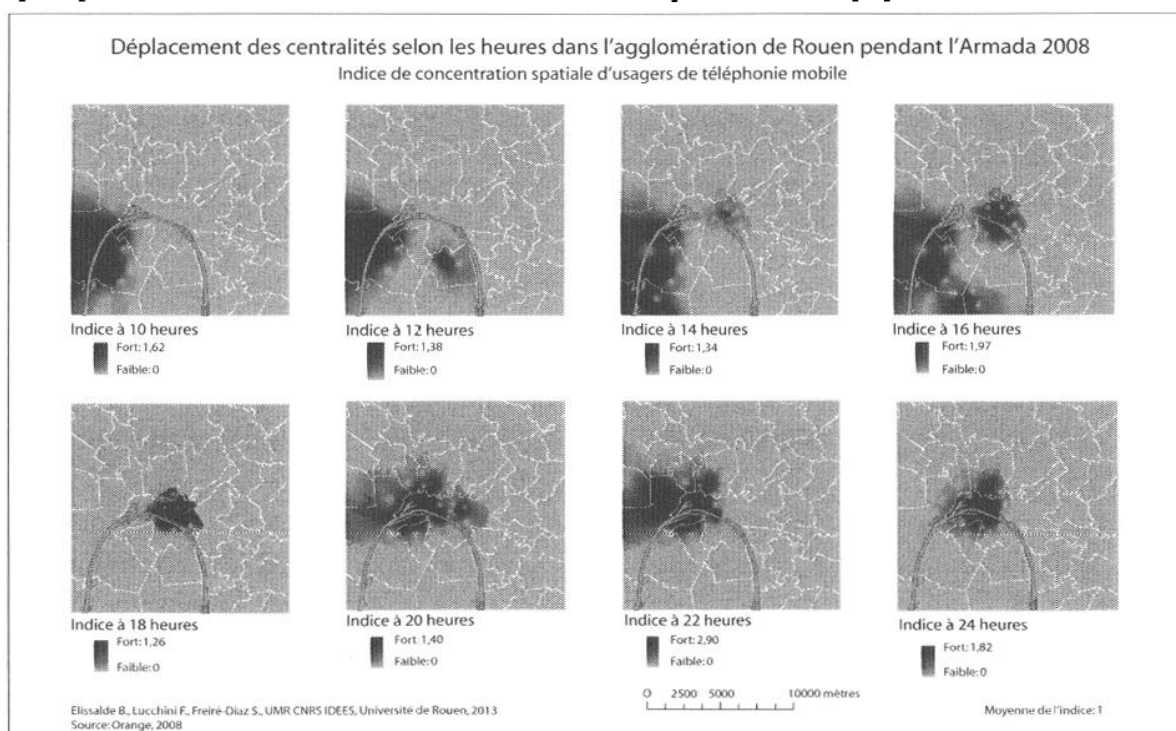


Fig. 1 : Intensité de la vie urbaine selon les heures d'une journée.

16 heures jusqu'à 20 heures. Les quais de la Seine sont, à l'inverse, très valorisés pour la vie nocturne accompagnant les festivités de l'« Armada », où l'on retrouvera les indices de sur-fréquentation les plus élevés. Ils se démarquent du reste de l'agglomération (résidence et travail) dont l'activité téléphonique diminue après 19 heures. Cette cartographie des valeurs extrêmes de concentrations horaires d'usagers, et non pas des volumes globaux qui feraient ressortir uniquement « l'effet Armada », met en lumière les variations horaires du déplacement des animations dans la ville. Ces séquences temporelles, pendant lesquelles un quartier, un îlot urbain voit ses pulsations s'accélérer, façonnent un espace urbain qui n'est plus uniquement différencié selon des surfaces contigües, supposées stables dans le temps. Elles donnent à voir une ville rythmée selon des chronotopes plus ou moins longs et plus ou moins intenses.

Des variations dans la fréquentation d'un même lieu selon les heures de la journée

Les rythmes de la ville sont scandés par l'alternance des périodes diurnes et nocturnes. Les périodes de festivités, accentuées en 2008 par l'inclusion du week-end du 14 juillet dans la période de l'« Armada », bouleversent les contrastes jour/nuit dans l'animation urbaine. Le graphique de la figure 2 restitue le nombre d'alias présents à proximité des quais pendant l'« Armada » chaque jour de juillet 2008 par tranches horaires de quatre heures. La fréquentation suit une pente ascendante depuis le matin, pour culminer pendant les tranches de l'après-midi (surtout 16-20 heures), suivant en cela un rythme conforme à d'autres sites touristiques en période estivale. Pourtant, la multiplicité des spectacles en soirée, accroît l'affluence qui devient parfois supérieure à celle du matin (nuit du samedi 5 juillet, du dimanche 6, du samedi 12 et du dimanche 13 juillet). La vie nocturne peut dans certains cas se prolonger fort tard, puisque dans la nuit du 13 au 14 juillet, on comptabilisait près de 10 000 alias sur les quais de Seine entre minuit et 4 heures du matin.

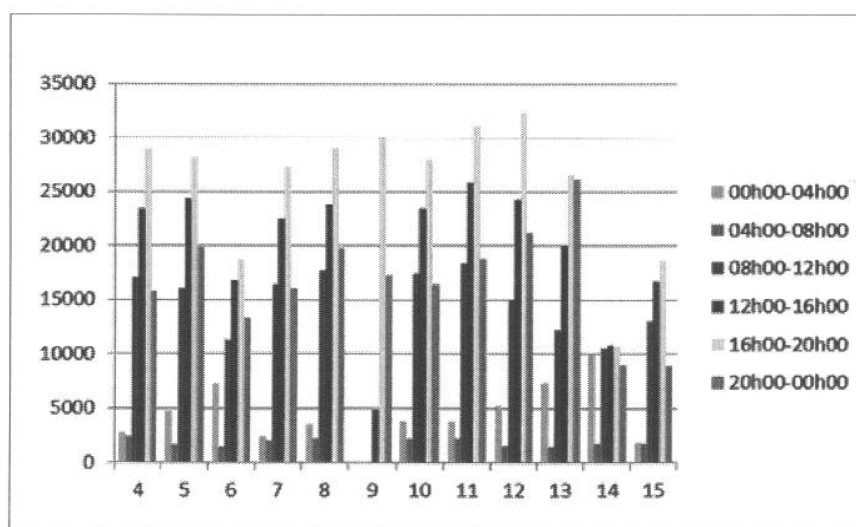


Fig. 2 : Usagers de la téléphonie mobile présents dans les antennes des quais ou du centre-ville par tranche horaire.

Des séquences répétitives : nombre de fois que des visiteurs de l'« Armada » sont repérés sur les quais de Seine

On envisage ici la possibilité pour un individu de venir une fois ou plusieurs sur le site de l'« Armada » 2008 la même journée, mais aussi d'un jour à l'autre de la manifestation. Les calculs permettent en effet d'envisager que les usagers fréquentent dans la même journée à plusieurs reprises cette zone de la ville. Précisément, cela signifie que les usagers téléphoniques sont repérés dans la zone de l'« Armada », puis en dehors de la zone, pour y revenir une autre fois lors de la même journée. Cette possibilité nous permet de réfléchir à l'idée de trajectoires urbaines et de circuits de mobilité dans la ville lors

d'un événementiel. Dans le cas le plus simple, il se peut que les visiteurs ne viennent qu'une seule fois dans la journée sur le site de l'« Armada ». Mais il faut envisager des déplacements plus complexes. Le déplacement principal consacré à la découverte des vieux grèments sur le site de l'« Armada » peut être associé à d'autres déplacements dans la même journée, par exemple à un cheminement touristique dans les rues piétonnes du vieux Rouen et de ses maisons à pans de bois, avant de revenir en soirée sur le site de l'« Armada » pour les feux d'artifice ou les concerts gratuits. Sachant que les usagers téléphoniques repérés sur les quais de Seine sont pour 50 à 60% d'entre eux revenus une autre fois sur cette même zone dans la même journée, on émet l'hypothèse d'un volume important de « présences multiples » lors d'une même journée. Cette hypothèse permet d'envisager un volume de « visites » de la manifestation « Armada » sur les quais de Seine, lorsque l'on additionne à la fois les présences uniques et les présences multiples la même journée. On sort alors du simple décompte de visiteurs uniques, et on approche la notion de visites sur le site d'une manifestation temporaire, certaines de ces visites pouvant être réalisées par le même visiteur. Pour le cas de l'« Armada » 2008, on observe un volume important de séquences répétitives chaque jour : près des deux tiers des visiteurs de l'« Armada » fréquentent la même journée à plusieurs reprises les quais (présences multiples). Les circuits de mobilité plus complexes qu'un déplacement unique en journée semblent ainsi être une régularité plutôt qu'une exception.

Par ailleurs, il faut aussi noter que sur l'ensemble des dix jours de l'« Armada » 2008, seulement 30% de tous les usagers téléphoniques de l'aire urbaine sont venus sur les quais de Seine, soit environ 1,5 million sur 5 millions d'usagers. Il existe aussi des séquences répétitives d'un jour à l'autre, que l'on peut évaluer en comptabilisant le volume de visiteurs qui reviennent d'un jour à l'autre sur la période de l'« Armada ». Là encore, cette information va dans le sens d'un volume de visites et non plus seulement d'un volume de visiteurs. L'aspect répétitif de visites d'un jour à l'autre est beaucoup moins développé que la répétition de visites la même journée. Parmi ces 30% des usagers téléphoniques de toute l'aire urbaine venus sur les quais lors de l'« Armada » 2008, le plus gros effectif correspond à des présences uniques un jour donné (des usagers venus une seule journée sur les quais), le reste correspond à des usagers qui sont venus de deux à trois jours différents pendant les festivités de l'« Armada ».

Créer « l'événement dans l'événement »

Non seulement l'événement crée une discordance dans le rythme de vie d'un quartier, mais de nouvelles variations apparaissent, internes à la période événementielle, pour une même tranche horaire en fonction du calendrier des festivités. Les temps forts souhaités par les organisateurs en 2008 comme en 2013 insèrent d'autres événe-

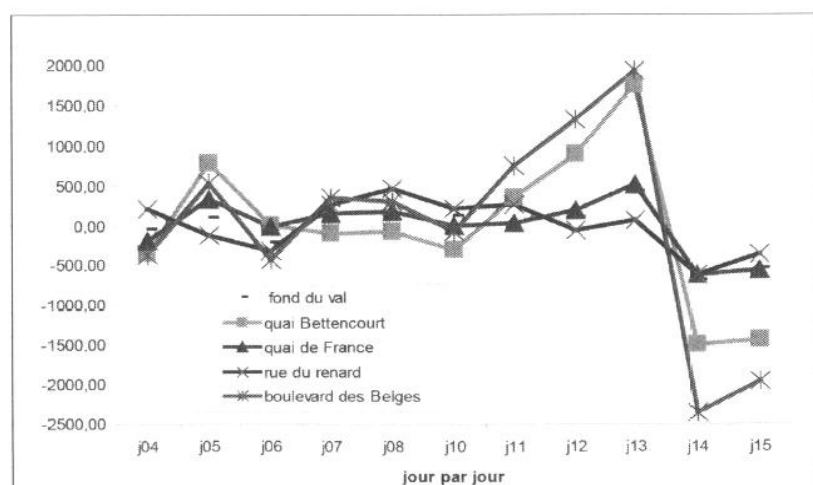


Fig. 3 : Variabilité des échanges téléphoniques pour un même lieu et une même heure (18 heures) pendant la durée de l'« Armada » 2008.

ments dans l'événement principal. Des concerts, des festivals pyrotechniques, la « grande pagaille », le défilé des équipages en centre-ville, la messe des marins, le footing, la descente de la Seine (2008) ou la grande parade (2013), et la patrouille de France (2013)... sont autant de rendez-vous attendus par les spectateurs. Tout événement, prévu ou imprévu (accident, orage, etc.) en un lieu focalise l'intérêt sur cette partie de la ville, agrège des spectateurs ou des badauds et crée des écarts dans les pulsations urbaines. Ce mécanisme d'amplification apparaît sur le graphique ci-dessous (fig. 3). Non seulement, une manifestation de l'ampleur de l'« Armada » attire d'immenses foules sur les quais et stimule l'activité téléphonique, mais, selon le calendrier des « événements dans l'événement », la fin d'après-midi donne lieu ou non à un accroissement des appels. Le premier week-end de l'« Armada » et les 11, 12 et 13 juillet, la tranche horaire de 18 heures connaît des pics d'intensité, avant de s'effondrer le 15 juillet, une fois que les bateaux seront repartis. Ces écarts avec l'activité courante culminent pour le boulevard des Belges et le quai Bettencourt, avec des amplitudes de près de 4 000 appels entre le 13 et le 14 juillet.

Le temps long de l'image de marque

Enfin, le temps long de la construction d'une image de marque associée à un événement particulier est une mesure indirecte de l'impact et de la réussite de la greffe d'un événement sur l'image d'une ville. Mais seule la répétition régulière (annuelle, quinquennale) d'une grande manifestation finit par imprégner une ville de cette spécialité. L'association entre une ville et un événement spécifique est un processus long à se cristalliser : Avignon et le théâtre, Aix-en-Provence et l'art lyrique, Angoulême et la bande dessinée, mais aussi d'autres moins connus : Charleville et les marionnettes, La Roque d'Anthéron et le piano, Marciac et le jazz. Avec cette sixième édition, l'« Armada », fait-elle désormais partie de l'identité de Rouen ?

Conclusion

Nous avons tenté de montrer l'intérêt d'une prise en compte de la poly-temporalité du fonctionnement de la ville pendant et hors d'un événement comme l'« Armada » de Rouen. Une ville éphémère se dessine lors d'un tel événement et peut être mesurée, à l'aide de données spatiales et temporelles fines que fournissent les données de la téléphonie mobile, à propos de la présence et des formes de mobilité des usagers dans l'espace urbain. À la faveur de l'« Armada » 2008, en rupture avec la routine des jours ouvrés, certains lieux se singularisent selon des séquences de temps impulsées par les festivités. Le télescopage du temps des festivités et du temps du reste de l'espace urbain a permis de poser la question de la métamorphose de la ville et de la résilience de ses structures face aux événements. Les rythmes des journées festives avec des programmations différentes entre les journées et selon les moments de la journée sont autant de manifestations de cette poly-temporalité. La variabilité des concentrations spatio-temporelles d'usagers observée, les différents circuits de mobilités, tout comme le bouleversement des séquences habituelles diurnes/nocturnes, deviennent compréhensibles en utilisant le concept de chronotope. Celui-ci aide à appréhender la complexité des ajustements auxquels est confronté l'espace urbain entre la routine des jours ouvrés et les programmations des journées festives qui se superposent sur les mêmes quartiers. Cette approche met en valeur ce que Michel Foucault a dénommé « hétérotopies » dans l'espace urbain, c'est-à-dire la capacité de certains lieux à

être des utopies contemporaines où plusieurs espaces et plusieurs temporalités semblent coexister en un même lieu (Foucault, 1994). La continuité physique des lieux masque des métamorphoses temporaires dans leurs usages, qui participent à l'affirmation programmée de leur poly-fonctionnalité. Les lieux de culture, même lorsqu'il s'agit de manifestations temporaires, semblent ainsi offrir des noyaux de centralités en ville et servir de support à des réalités politiques et sociales, dans le sens de l'expression de la société civile. Ils occupent en ce sens une place particulière dans l'espace public.

Bibliographie

- BAILEY C., MILES S., STARK P., 2004, « Culture-led Urban Regeneration and the Revitalisation of Identities in Newcastle, Gateshead and the North East of England », *International Journal of Cultural Policy*, vol. 10, 1, p. 47-65.
- BIANCHINI F., PARKINSON M., 1993, *Cultural Policy and Urban Regeneration. The West European Experience*, Manchester University Press.
- BRETAGNOLE A., ROBIC M.-C., 2005, « Du petit monde au monde sans échelles ». *L'information géographique*, 2005-2, vol 69.
- CHAUDOIR P., 2007, « La ville événementielle : temps de l'éphémère et espace festif ». *Géocarrefour*, vol. 82-3, <http://geocarrefour.revues.org/2301>.
- CHOAY F., 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil (Points).
- CRANG M., 2001, *Rhythms of the city*, dans *Timespace, Geographies of Temporality*, J. May et N. Thrift (dir.), London, Routledge.
- CROZAT D., FOURNIER S., 2005, « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux ». *Annales de géographie*, 2005-3, n° 643, p. 307-328.
- DECOUX J., 1999, *Rouen port de mer, Seine-Maritime*, Rouen, Connaissance du patrimoine de Haute-Normandie, « Itinéraires du patrimoine ».
- ELISSALDE B., 2000, « Géographie, temps et changement spatial », *Espace géographique*, n° 3, p. 224-236.
- ELISSALDE B., LUCCHINI F., FREIRE-DIAZ S., 2011, « Mesurer la ville éphémère », *Données urbaines*, n° 6, p. 105-122.
- FAGNONI E., LAGEISTE J., 2009, « L'événementiel et les villes touristiques », *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 3, p. 275-278.
- FOUCAULT M., [1994] 2001, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2 vol.
- HOLLING C. S., 1973, « Resilience and Stability of Ecological Systems » *Annual Review of Ecology and Systematics*, vol. 4, p. 1-23.
- LECROART P., SALLET-LAFOREL H., 2004, « Quels sont les impacts des grands événements sur les métropoles ? », *Cahiers Espaces*, n° 74.
- LUCCHINI F., 2003, « Festivals, l'alibi culturel ? », *Urbanisme*, n° 331, p. 47-49.
- , 2006, « Capitales européennes de la culture : changer l'image internationale d'une ville », *Annales de la recherche urbaine*, n° 101, p. 90-99.
- LUCCHINI F., ELISSALDE B., FREIRE-DIAZ S., 2013, « Caractériser l'attractivité des quartiers urbains par les données de la téléphonie mobile », *Information géographique*, n° 1, p. 44-62.
- LUCCHINI F., HUCY W., 2008, « L'image de la ville », dans Y. Guermond (dir.), *Rouen, la métropole oubliée ?*, Paris, L'Harmattan, p. 73-107.
- SHAYEGAN D., 2012, *La conscience métisse*, Paris, Albin Michel.
- VAUCLARE C., 2009, « Les événements culturels : essai de typologie ». *Culture études*, n° 3, www.culture.gouv.fr/deps
- VIRILIO P., 1995, *La vitesse de libération*, Paris, Galilée.
- WALLISER B., 2010, *La cumulativité du savoir en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS.